L'ÉPICIÈRE BEL-ESPRIT,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE;

Par les Citoyens G. et B. V.

Représentée La première fois sur le Théâtre Montansier, le 8 Germinal, an 8.

DÉDIÉE

AUX GARÇONS ÉPICIERS

De la commune et banlieue de Paris.

PRIX : UN FRANC.

REGIA BIBLIOTECA VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

A PARIS,

CHEZ { HUET, Libraire, rue Vivienne, N° 8, près celle Colbert.
BOUQUET, rue de Thionville, vis-à-vis celle Christine.
HUGELET, Imprimeur, rue des Fossés-Jacques, N° 4.

AN VIII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MARTIN, Marchand Epicier,	Le Cit. AMIEL.
ROBERT, Marchand Bonnetier à St Quentin.	DUVAL.
DUVAL, neveu de Robert, Commis chez un Banquier.	GUIBERT.
NICOLAS, Garçon Epicier.	BRUNET.
Mme MARTIN, Femme Bel-Esprit.	Mme BAROYER.
ROSETTE, fille de Mme Martin.	HUBERT.

La Scène se passe, à Paris, dans la Maison de Martin.

Nous déclarons avoir cédé au cit. HUGELET la comédie ayant pour titre: *l'Épicière Bel-Esprit*, pièce en un acte et en prose de notre composition, laquelle comédie il peut imprimer, vendre et faire vendre en tel nombre d'exemplaires qu'il lui plaira, Nous réservant les droits d'auteurs par chaque représentation qu'on pourroit donner.

Paris, ce 9 Germinal, an 8 de la république. G*** et B*** V***

Je déclare que je poursuivrai tous contrefacteurs et distributeurs d'éditions contrefaites qui ne porteroient pas le fleuron qui est au frontispice de la présente Comédie, et qui indique les lettres initiales de mon nom.

S.-A. HUGELET.

*Les Auteurs de l'*EPICIERE BEL-ESPRIT, *aux Garçons Epiciers de la commune & banlieue de Paris.*

O vous messieurs de la muscade!...
Vous qui possédez le haut goût,
Vous dont l'esprit n'est jamais fade,
Et qui mettez du poivre à tout;
Nous réclamons votre justice,
Et ce ne sera pas en vain...
Car on sait que les gens d'*épice*
Ont toujours la balance en main.
Si dans vos mains cette balance
Trompe souvent les acheteurs,
Ayez un peu de conscience....
Redressez là pour deux auteurs
Qui n'ont commis d'autre imprudence
Que d'ennuyer les spectateurs.
On dit qu'une sainte colère
Guidant vos ténébreux complots,
Vous menacez notre Epicière
D'un noir déluge... de pruneaux!
Ces menaces sont peu communes!...
Apprends, téméraire épicier,
Que lorsqu'on vient chez *Montansier*,
Jamais on n'y vient pour des prunes.
Eh! faut-il donc contre Brunet,
Qui, tant de fois vous a fait rire,
Que votre vengeance conspire
Par la trompette & le sifflet?...
Devez-vous lui chercher querelle,
Lorsqu'empruntant votre jargon,
Et votre allure & votre ton,
Il veut bien se mettre en canelle!
Ingrats!... vous troublez le repos
De ceux qui cherchent à vous plaire;
Ah! combien vous causez de maux!...
Vous faites tomber l'Epicière!!!
Peut-on avoir autant de fiel,
Quand par état on vend du miel!

*Un Garçon Epicier aux Auteurs de l'*Epicière Bel-Esprit.

Il vous sied bien, téméraires Auteurs,
Petits avortons du Parnasse,
D'insulter par vos vers railleurs
Aux chevaliers..... de la Mélasse!
Reconnoissez mieux nos bienfaits:
Les maux qui vous ont été faits
Conserveront vos noms à la mémoire;
Si vous vivez quelque jour dans l'histoire,
Rendez-en grâce à nos sifflets.
Pour publier votre défaite.
Jusques chez nos neveux derniers,
La renommée embouche sa trompette
A l'unisson des Epiciers.
Sans nos soins en effet quelle gloire est parfaite?
N'est-ce donc pas chez nous, pour couronner leur tête
Que souvent les auteurs achètent des *lauriers?* *
Il est vrai que dans nos boutiques,
(La chose arrive quelquefois)
Nous ne faisons pas bien le poids
A la plupart de nos pratiques;
Et qu'enfin sur un *quarteron*,
Ainsi que par-tout on l'annonce,
Si l'on n'y fait attention,
Nous dérobons au moins une *once*.
Mais vous-mêmes méchans auteurs,
N'avez-vous pas, par votre ouvrage,
Abusé cent fois davantage
De la bonté des spectateurs?..
De calmer, pourtant notre bile
Nous faisons le sublime effort;
Au-delà du trépas c'est trop poursuivre un mort:
Priam soumis fut respecté d'Achille;
Et ce dernier pleura sur le tombeau d'Hector.
Nous vous annonçons avec joie
Que la ligue vient d'expirer;
Elle ne devoit pas durer
Autant que le siége de *Troie*.
L'orage n'a grondé que trop!..
Allons... que la pièce s'achève;
Et qu'un déluge de *syrop*
Cimente cette illustre trève!!!

GIROFLET.

* *Lauriers*. Sauce piquante.

L'ÉPICIÈRE BEL-ESPRIT,

COMÉDIE.

Le Théâtre représente une boutique d'épicier ; sur la gauche est un comptoir, dans le fond et sur les côtés, des barrils de sucre, etc.

SCENE PREMIERE.

M. MARTIN.

HOLA, quelqu'un ; Nicolas ? Madame Martin ?.... Madame Martin ?.... personne. (*Il tire sa montre.*) Déjà dix heures, et rien n'est encore en ordre dans ce magasin. Malheur à la maison confiée aux soins d'une femme qui ne daigne pas s'en occuper ! Depuis que la mienne donne dans le bel-esprit, elle n'a plus le sens commun. Ma fille n'a pas la liberté de choisir son mari ; elle préfère... qui ? un homme qu'elle ne connoît point ; un bel-esprit du quartier, un certain M. Lenoir, dont elle ignoreroit encore le nom, si un maudit Journaliste n'avoit imprimé ses vers et ses sottises. Mais, malgré l'entêtement de ma femme, Rosette épousera celui qu'elle aime, le jeune Duval, le neveu de mon vieil ami Robert à qui j'ai plus d'une obligation.

SCENE II.

M. MARTIN, NICOLAS *en habit de garçon épicier.*

NICOLAS.

UNE lettre.

MARTIN.

C'est bon. Que fait Madame ?

NICOLAS *mystérieusement.*

Elle écrit.

MARTIN.

Allez la prier de descendre.

NICOLAS.

Oh ? je m'en garderai bien !

MARTIN.

Pourquoi ?

NICOLAS.

Je traversais le grand corridor où donne la fenêtre de son cabinet !... En me voyant, elle s'est écriée (*il imite madame Martin*) loin d'ici, *profane !*

MARTIN.

Quelle extravagance !... mais voyons un peu ce qu'on m'écrit... (*Il regarde la date de Saint-Quentin*) Ah ! ah ! lisons. C'est de mon vieil ami. (*Il lit.*)

« J'arriverai chez vous presque aussitôt que ma lettre, mon « cher Martin, pour vous prier de me payer les deux mille francs « que je vous ai prêtés ; la situation de mes affaires ne me permet « pas d'attendre cette somme. Vous n'oublierez pas les intérêts. »

Votre ami, ROBERT.

Je le reconnois-là !... Au reste, l'argent qu'il réclame ne m'appartient pas, et je dois satisfaire sur-le-champ à sa demande. (*Il appelle Nicolas qui s'est éloigné.*) Nicolas, ma femme est, dis-tu dans son cabinet ?

NICOLAS.

Oui, Monsieur.

MARTIN.

C'est bon ; je vais....

NICOLAS, *le retenant.*

Ecoutez-moi, j'ai un conseil à vous donner.

MARTIN.

Un conseil ?

NICOLAS.

N'allez pas déranger Madame, si non elle vous appelera *profane.*

MARTIN.

Imbécille ! occupe toi de ton ouvrage ; descends à la boutique, et ne donne de conseils à personne. (*Il sort.*)

SCENE III.

NICOLAS *seul.*

ALLEZ, allez, vous serez joliment reçu ! — Je serois pourtant curieux de savoir ce que fait not maitresse pour se tenir enfermée tant que le jour dure ; je l'ai même surprise plus d'une fois, bien avant dans la nuit, se grattant la tête, comptant par ses doigts, rongeant ses ongles... Si c'étoit quenque conspiration !... Elle parle souvent des citoyens l'Appollon, Pegasse... je ne connois pas tous ces gens-là ; mais si elle n'avoit pas de mauvais desseins elle ne se cacheroit pas autant.

SCENE IV.

NICOLAS, DUVAL.

DUVAL, *entrant.*

En bien ! l'aimable Rosette a-t-elle consenti à me parler un moment ?

NICOLAS

J'ai eu bien de la peine à l'y engager ; elle est si honnête et si réservée !

DUVAL, *vivement.*

Elle est charmante. Mais qu'a-t-elle répondu ?

NICOLAS, *apercevant Rosette.*

Tenez, elle vient elle-même ; demandez-lui. Approchez, Mademoiselle, n'ayez aucune crainte ; votre mère est dans son cabinet de travail, elle y reste toujours enfermée des heures entières.

SCENE V.

NICOLAS, DUVAL, ROSETTE.

ROSETTE.

Je n'ai consenti à vous voir en secret, Duval, que pour apprendre le nouveau projet que vous avez formé ; parlez.

DUVAL.

Le voici.

NICOLAS.

Je vais espionner. (*Il s'éloigne dans le fond.*)

DUVAL.

Le rimailleur qui a fait tourner la tête à Madame votre mère, ne peut répondre à ses desirs, ni traverser mon amour.

ROSETTE.

Comment ?

DUVAL.

Il est marié.

ROSETTE.

Fort bien ; mais, qu'avez-vous résolu ?

DUVAL.

Mme. Martin me refuse votre main sans me connoître ; elle n'a jamais vu l'espèce de poète dont elle est si fort entichée, et rien ne m'empêche de m'introduire auprès d'elle en empruntant son langage et son nom.

ROSETTE.

Mais, s'il venoit ici lui-même !

DUVAL.

Ne craignez rien.

NICOLAS.

Prenez garde.... Je crois que j'apperçois Mme. Martin.

ROSETTE, *à Duval*

Avertissez mon père de votre déguisement.

NICOLAS.

Eh! Monsieur, allez vous en; si Mme Martin vous surprenoit!.. Je l'entends.... sauvez-vous.

(*Duval et Rosette se retirent précipitamment.*)

SCENE VI.

NICOLAS, Mme MARTIN, *un livre à la main.*

Mme MARTIN.

C'est un livre bien utile que cette Grammaire de Restaut!

NICOLAS, *à part.*

Que parle-t-elle de grand-mère et de Rustaut?

Mme MARTIN.

Et ce dictionnaire des rimes, ce traité sur l'ortographe comme tout cela est amusant!

NICOLAS, *à part.*

Ah! ah! elle s'amuse.

Mme MARTIN.

Que ma correspondance avec M. Lenoir sera intéressante!... Ah! c'est toi, Nicolas.

NICOLAS.

Oui, Madame. M. Martin vous cherche.

Mme MARTIN.

Et que veut-il?

NICOLAS.

Il veut vous parler d'une affaire importante.

Mme MARTIN.

Encore!.... il ne sait jamais m'entretenir que de ses affaires.

NICOLAS.

Et que voulez-vous qu'il vous dise?

Mme MARTIN.

Que je suis malheureuse!...

NICOLAS.

Qu'avez-vous donc, Madame?....

Mme MARTIN.

Trêve de questions.... laissez-moi.

NICOLAS *à part.*

Elle me paroît inquiète.... ça m'afflige!... il faut que je lui offre mes

mes services. (*Haut.*) Mme Martin, excusez un pauvre garçon épicier, qui vous aime et qui ne demande qu'à vous être utile.

Mme MARTIN.

Je n'ai besoin de rien.

NICOLAS.

Si fait, si fait, vous avez quelque chose !... Vous paroissez rêveuse.... vous parlez seule !... vous faites quelquefois des grimaces !

Mme MARTIN.

Comment, je fais des grimaces !

NICOLAS.

Eh ! oui, Mme. Martin, tenez, en voilà encore une que vous faites dans ce moment !... (*il imite la grimace de Mme. Martin.*) Mais ça me fait de la peine !... tant y a que vous me paroissez ben chagrine et que je vous offre mes petits services.

Mme MARTIN.

Ce pauvre garçon ! sa stupidité m'amuse.... mais sa bonté me touche.

NICOLAS.

Vous allez souvent, et ça eu cachette de not-maître, dans de grandes assemblées, où qui n'y en a qu'un qui parle, tandisque beaucoup d'autres s'ennuyent.... que diable ça veut-il dire ?

Mme MARTIN, *gravement.*

Ecoutez, Nicolas, prêtez-moi une oreille attentive. — Un grand changement s'est fait en moi, j'en convlens....

NICOLAS.

Je savois ben qu'il y avoit queuque chose.... moi !

Mme MARTIN, *d'un ton conséquent.*

Je suis inspirée du démon de la poésie, j'ai composé des ouvrages qui étonneront la postérité ; car il faut t'expliquer, mon cher Nicolas, que les agitations qui paroissent me tourmenter, viennent du feu de la composition, et qu'enfin je suis *homme de lettres.*

NICOLAS *effrayé.*

Vous êtes homme de lettres, Mme Martin ?

Mme MARTIN.

Mon sexe ne se décline pas toujours ; cette grammaire nous l'apprend. (*Elle montre à Nicolas la grammaire de Restaut.*)

NICOLAS.

Ah ! je commence à comprendre.... Madame est autrice ; madame fait des ouvrages.

Mme MARTIN.

Oui, mon ami, je fais des ouvrages dans tous les genres ; j'ai commencé une tragédie et un vaudeville.

NICOLAS.

C'est pour faire rire les autres que vous composez comme ça?

Mme MARTIN.

Sans doute.

NICOLAS.

Ah! tant mieux : cela fait que je ne suis plus inquiet sur votre compte; et puisque vous vous amusez à diversifier, Mme Martin, je vous prierai de me rendre un petit service.

Mme MARTIN.

Lequel?

NICOLAS.

Quand je suis tout seul dans cette boutique, je m'occupe à toutes sortes d'ouvrages; ce n'est pas l'embarras..... car, dieu merci, j'ai de l'esprit dans mon genre, et je dis qu'il y a bien peu de garçons épiciers qui sachent leur métier comme moi; d'abord, en voyant les gens je devine ce qu'ils demandent, par exemple, quand je vois un gros Monsieur, à double menton, bien cossu, je dis il y faut du sucre de la première qualité à st'homme-là — Si je vois venir, au contraire, un grand homme, mince, qui a le ventre aussi creux que l'estomac, et qui tousse en me parlant, je lui dis vous êtes rentier, il vous faut de la *racine de patience;* s'tapendant, je m'ennuie queuque fois.... et si vous vouliez me faire une petite chanson, je la chanterois en pilant du poivre, ça me dissiperoit, toutes les pratiques l'apprendroient.... et ça vous feroit honneur, Mme. Martin.

Mme MARTIN.

Et dans quel genre, Nicolas, voulez-vous que je compose une chanson?

NICOLAS.

Dans le genre de... (*Cadet Roussel a un petit chat.*)

Mme MARTIN.

Mais, Nicolas, vous n'y pensez pas!... vous croyez que Mme. Martin travaille dans le genre de *Cadet Roussel?* Fi donc!

NICOLAS.

Oh! le genre n'y fait rien; pourvu que ça fasse rire. (*Il chante.*)

Mme MARTIN.

Allons, c'est assez, Nicolas, c'est assez; retirez-vous.

NICOLAS.

Cadet Roussel!... C'est un chef-d'œuvre que cette chanson-là; et je ne connoissons rien de comparable que stelle là de Malbrouck, à cause du *Mironton!* que j'aime beaucoup. (*Nicolas sort.*)

SCENE VII.

Mme MARTIN, M. MARTIN (*ensuite.*)

Mme MARTIN, *seule sur la scène.*

Je suis seule!... fermons la porte; car M. Martin ne manqueroit pas de venir me déranger..... il faut commencer ma romance. (*Elle se met vers le comptoir dans l'attitude de quelqu'un qui compose.*)

Toi, que j'adore,
Aimable Coridon! . . .

Cherchons la rime en *dore*, et la rime en *don*. (*Elle feuillete le dictionnaire*) *Abhore.*

MARTIN (*dans la coulisse.*)

Ouvrez-moi, Mme Martin.

Mme MARTIN *feuilletant.*

Pécore. Je suis occupée.

MARTIN.

J'ai à vous parler.

Mme MARTIN.

Je ne puis vous entendre.

MARTIN.

Que faites-vous donc?

Mme MARTIN.

Je cherche des rimes à Coridon, en savez-vous?

M. MARTIN.

Non.

Mme MARTIN *écrivant.*

Justement en voilà une.... *non! Coridon!*

MARTIN, *en colère.*

Ouvrez-moi, ouvrez donc!

Mme MARTIN.

Oh! que cet homme est insupportable. (*Elle va ouvrir.*) Eh bien! M. Martin, ne pourrai-je rester seule un moment? aurez-vous à me parler, sans cesse, de vos dettes, de vos créances de vos épiceries?

MARTIN.

Eh! parbleu, que voulez-vous donc que je vous dise! Apprenez ce qui m'amène auprès de vous.....C'est la lettre de M. Robert.

Mme MARTIN.

De ce petit usurier de Saint-Quentin!

MARTIN.

Robert nous a obligé, il redemande sa créance; elle est de deux mille francs avec les intérêts, et il est de notre devoir d'y satisfaire.

Mme MARTIN.

Qui vous dit le contraire, Monsieur ?

MARTIN.

Il faut que je sorte à l'instant pour quelques recouvremens; Robert peut venir en mon absence, et voici une lettre-de-change de deux mille francs, tirée sur Longpré, ce banquier qui demeure dans cette maison. Dès que mon ami Robert se presentera, vous me ferez le plaisir de le bien recevoir et de lui remettre ce papier (*Il lui donne la lettre-de-change.*)

Mme MARTIN.

Oui, M. Martin.

MARTIN.

Maintenant, Mme Martin, je vous laisse à vos occupations sérieuses. Je vous préviens seulement que le nouveau genre de folie dont vous êtes atteinte, vous causera beaucoup d'inquiétudes.

Mme MARTIN.

Je conçois, monsieur Martin, que vous m'adressiez de semblables reproches; et puisque nous sommes sur ce chapitre, je suis bien aise de vous notifier que je destine à ma fille un époux qui pourra lui donner de la gloire.

MARTIN.

Ma fille a besoin de bonheur, et non de gloire; mon choix est fait : elle epousera le neveu de Robert.

Mme MARTIN.

Croyez-moi, votre protégé ne peut soutenir le paralelle; Monsieur Lenoir est un poete distingue.

MARTIN.

Duval est un honnête homme reconnu. (*à part.*) N'en disons pas de mal... Le neveu de Robert doit jouer ce personnage.

Mme MARTIN.

Que dites vous donc ?

MARTIN.

Que je vous félicite de vos progrès...

Mme MARTIN.

Voulez-vous entendre quelques-unes de mes productions? de mes œuvres badines ?

MARTIN.

Je n'ai pas le tems.

Mme MARTIN.

Les premiers vers de ma romance nouvelle?

MARTIN.

Il faut que je sorte.

Mme MARTIN *le suit en déclamant.*

« Toi, que j'adore,
« Aimable Coridon! »

MARTIN.

Vous me conterez une autre fois ces balivernes.

Mme MARTIN.

Des balivernes!..

O! Coridon,
Toi que j'adore! (*Elle veut le retenir.*)

MARTIN.

C'est bon, c'est bon.

Mme MARTIN.

Oh! vous m'écouterez.

MARTIN.

A mon retour.

Mme MARTIN.

A votre retour?

MARTIN.

Je vous le promets. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

Mme MARTIN *seule.*

Ce monsieur Martin n'est pas sans quelque bon sens... quel dommage qu'il n'ait pas un esprit plus cultivé!

(*Elle dépose la lettre-de-change sur le comptoir.*)

SCENE IX.

Mme MARTIN, NICOLAS.

NICOLAS *entrant.*

Un monsieur vous demande.

Mme MARTIN.

C'est le vieux Robert, sans doute?

NICOLAS.

Non pas, Madame; c'est un jeune homme; il se nomme monsieur Lenoir, m'a-t-il dit.

Mme MARTIN.

Monsieur Lenoir!.. ô ciel! et ma romance qui n'est point achevée!

NICOLAS *officieusement*

Si je pouvois aider Madame ?

Mme MARTIN.

Tais-toi. (*à part.*) Il va me prendre au dépourvu.

NICOLAS.

Puis-je le faire entrer ?

Mme MARTIN.

Un moment, Nicolas, un moment ; prends-moi ces gros volumes (*à part*) il faut avoir un air d'érudition.

NICOLAS *portant les livres.*

Comme c'est lourd !

Mme MARTIN.

Ce sont des livres de science...

NICOLAS *posant les livres.*

La marchandise qui pèse le plus n'est pas toujours stelle-là qui vaut le mieux.

Mme MARTIN, *appelant Nicolas.*

Nicolas ?

NICOLAS *revenant.*

Madame ?

Mme MARTIN.

A-t-il l'air sérieux, ce jeune homme ?

NICOLAS.

Oh ! très-sérieux.

Mme MARTIN.

Tu peux l'introduire.

NICOLAS, *en sortant.*

Comme elle s'abuse not-maîtresse avec tout son esprit ! (*Il sort.*)

Mme MARTIN.

Je n'étois point préparée à cette visite... que lui dirai-je ?... le voici !

SCENE X.

Mme MARTIN, DUVAL, *déguisé en jeune poëte.*

DUVAL, *cherchant ce qu'il va dire.*

» A MADAME Martin, salut, honneur et gloire

Mme MARTIN, *à part.*

Je crois qu'il me parle en vers... Comment lui répondre ?

DUVAL.

» Amateur du génie et partisan des arts,
» De madame Martin j'ai connu les ouvrages ;
» Et je veux lui prouver par de nouveaux égards
» Combien tous les talens ont droit à mes hommages.

Mme MARTIN.

(*à part.*) Il est charmant ! (*haut*) Je n'ose vous riposter, monsieur Lenoir ; en effet... que pourroit une prose commune auprès des vers aussi jolis ?

DUVAL.

Votre prose, madame Martin, est digne de lutter contre les vers les plus élaborés !..

Mme MARTIN.

(*à part*) Elaborés ! je ne connoissois pas ce terme là. Je chercherai ça dans mon dictionnaire.

DUVAL.

Pardonnez à mon admiration pour vos talens l'indiscrétion de ma visite.

Mme MARTIN.

Je suis confuse, monsieur Lenoir, d'un pareil éloge !.. Mais dites-moi comment mes ouvrages sont parvenus jusqu'à vous.

DUVAL, *à part.*

La question m'embarrasse.

Mme MARTIN.

Vous avez lu sans doute mon idylle sur les colombes et les tourterelles ?

DUVAL, *embarrassé.*

Sur les colombes, madame Martin, oui... madame ; cela m'a paru touchant !.. sentimental !.. J'ai remarqué dans cet ouvrage la plus douce mélancolie.

Mme MARTIN.

J'ai tâché de faire rire.

DUVAL.

De faire rire, sans doute... mais par des moyens simples !.. doux !.. De quel ouvrage vous occupez-vous maintenant, madame Martin ? un plan de comédie, peut-être ?

Mme MARTIN.

Je ne m'occupe point des ridicules des autres.

DUVAL.

Une tragédie ?

Mme MARTIN.

Je ne l'aime pas.

DUVAL.

Un drame ?

Mme MARTIN.

Je les déteste.

DUVAL.

Un roman ?

Mme MARTIN.

Je les méprise.

DUVAL.

Que faites-vous donc?

Mme MARTIN, *faisant la révérence.*

Une romance à Coridon.

DUVAL.

Cela doit être charmant!.. Oserais-je vous prier de me la lire?

Mme MARTIN.

Avec plaisir. (*Elle lit.*)

» Toi que j'adore,
» Aimable Coridon!

DUVAL.

Beau début!... Ensuite.

Mme MARTIN.

J'en suis demeuré là: mais tout est préparé dans ma tête... C'est une amante abandonnée, qui s'adresse au berger Coridon, et qui... et qui... et qui...

DUVAL.

Et qui lui reproche son indifférence?

Mme MARTIN.

Son indifférence; sans doute. (*cherchant.*) et qui... et qui...

DUVAL.

Et qui veut mourir d'amour.

Mme MARTIN.

Oui, qui veut mourir d'amour, et qui... et qui...

DUVAL.

Et qui... ne meurt pas.

Mme MARTIN.

Voilà le sujet de ma romance.

DUVAL, *à part.*

Quelle imagination! (*haut.*) Eh bien, Madame, ce sujet est fort bon; il faut l'écrire!..

Mme MARTIN.

Dans une minute cela sera fait, je versifie avec une facilité...

Toi que j'adore,
Aimable Coridon!

(*Elle répète plusieurs fois*) Aimable Coridon!

DUVAL, *à part.*

Elle ne trouve rien. (*haut.*)

Toi que j'adore,
Aimable Coridon!..

Le

Le premier vers est de quatre syllabes ; le second de six.

Mme MARTIN, (*troublée.*)

Oui, Monsieur, quatre et six font dix.

DUVAL, *à part.*

Elle se croit à son comptoir.

» Toi que j'adore,
» Aimable Coridon !
(*composant*) » Poursuis encore
» Ton cruel abandon.

Mme MARTIN, (*écrivant*).

» *Poursuis encore,*
» *Ton cruel abandon!*

Cela m'est venu naturellement.

DUVAL, *composant.*

» Poursuis ton inconstance
» Et ton lâche desir ;
» Ne crains point ma vengeance...
» Ingrat !... je vais mourir.

Mme MARTIN, *écrivant les vers à mesure que Duval les compose.*

Comme je compose facilement !

DUVAL.

Très-facilement... j'admire votre promptitude à tout saisir !

Mme MARTIN.

Silence! .. je vais composer le second couplet. — Ce sont des vers de quatre et six syllabes? n'est-ce pas?

DUVAL.

Oui, madame Martin ; quatre et six font dix.

Mme MARTIN *compose.*

» *Charmant Coridon, toi que j'idolâtre!* ..

DUVAL.

Ce vers est trop long, madame Martin.

Mme MARTIN *compose.*

» *Toi que j'aime!*

DUVAL.

Il est trop court !

Mme MARTIN.

Que de difficultés !

DUVAL *composant.*

» Poursuis une autre belle ;
» Je ris de ce détour ;
» Un autre amant
Mme. MARTIN.
» M'appelle.

DUVAL.

» On ne meurt pas.

Mme MARTIN.

» D'amour.

Eh bien ! monsieur, comment trouvez-ma romance ?

DUVAL.

Délicieuse !... C'est un ouvrage parfait.

Mme MARTIN.

Desirez-vous un troisième couplet ?... pendant que je suis en train. ...

DUVAL.

Non, c'est bien assez.

SCENE XI.

DUVAL, *déguisé*, Mme MARTIN, NICOLAS.

NICOLAS, *à madame Martin.*

MONSIEUR ROBERT vous demande.

DUVAL *à part.*

Mon oncle !.. je ne l'attendois pas.

Mme MARTIN, *à Duval.*

Qu'avez-vous donc, monsieur ?

DUVAL *embarrassé.*

Je vous laisse, madame ; je serois au désespoir de vous déranger.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, ROSETTE.

ROSETTE *entrant.*

MONSIEUR ROBERT vous demande.

Mme MARTIN.

Encore une importune !.... Ma fille, saluez M. Lenoir.

DUVAL.

Mademoiselle, agréez mes hommages (*bas à Rosette*) tout va bien.

Mme MARTIN *à Nicolas.*

Faites entrer monsieur Robert. (*Nicolas va le chercher.*)

DUVAL.

Je me sauve.

Mme MARTIN.

Eh ! non, vous pouvez rester, Monsieur.

DUVAL.

Je reviendrai, Madame, je reviendrai... je m'empresserai de cultiver votre connoissance.

Mme MARTIN.

Eh bien! monsieur, pour me le prouver, daignez emporter ma romance.

(croyant prendre la romance sur le secrétaire, elle met la main sur la lettre-de-change et la donne à Duval qui la met promptement dans sa poche.

DUVAL, *avec précipitation.*

Que de bontés, madame!.. Cette romance fera les délices de toutes les sociétés... (*Bas à Rosette.*) Elle est détestable!... C'est moi qui l'ai faite.

NICOLAS *revenant.*

Monsieur Robert.

DUVAL

Adieu, Madame. (*En s'échapant, il rencontre Robert face à face, le salue à la hâte et disparoît.*)

SCENE XIII.

Mme MARTIN, NICOLAS, ROSETTE, ROBERT.

ROBERT.

Bon jour, madame Martin.

Mme MARTIN.

Je vous salue, monsieur Robert.

ROBERT.

Quel est donc ce jeune homme qui s'échappe en me voyant?

Mme MARTIN.

Vous ne le connoissez pas, monsieur Robert?

ROBERT.

Pardonnez-moi, je crois le reconnoître... il ressemble...

ROSETTE, *bas à Robert.*

N'en parlez pas.

ROBERT.

Comment?...

NICOLAS, *bas à Robert.*

Ne dites rien; je vous instruirai.

ROBERT.

Ah! ah!..

ROSETTE.

Vous allez vous occuper d'affaires sérieuses. Je vous laisse. Monsieur Robert, j'ai l'honneur de vous saluer. (*Elle sort.*)

ROBERT.

Mademoiselle, votre serviteur. (*à part.*) Il y a du nouveau.

Mme MARTIN, *à Nicolas qui va pour sortir.*

Reste, Nicolas ; tu vas accompagner monsieur Robert chez Longpré, le banquier, qui demeure dans ce corps de logis.

ROBERT.

Pourquoi cela, Madame Martin ?

Mme MARTIN.

Pour recevoir les deux mille francs, montant de votre créance, avec les intérêts, monsieur Robert.

(*Madame Martin remet la romance à Robert, qu'elle va prendre sur le secrétaire, croyant être la lettre-de-change.*)

ROBERT, *fermant le papier dans sa poche.*

Vous êtes trop honnête, madame Martin, et nous serions trop heureux, si tous les débiteurs vous ressemblaient... Qu'avez-vous ?.. vous me semblez rêveuse ?..

Mme MARTIN.

Oui, quand vous êtes entré, j'étois occupée à travailler...

ROBERT.

Comment, est-ce que vous composez quelques nouvelles drogues ?

Mme MARTIN.

Qu'appelez-vous des drogues !

ROBERT.

En passant dans votre magasin, j'ai senti une odeur d'alun !.. de sel ammoniac.

NICOLAS *bas à Robert.*

Taisez-vous, monsieur Robert.

Mme MARTIN, *à Robert.*

Mais, vous extravaguez !.. pensez-vous que je m'occupe de pareils détails ?.. Je laisse à monsieur Martin le soin de nos épiceries ; quant à moi, je travaille dans un autre genre... Je compose des romances.

NICOLAS.

Madame ne fait pas des drogues, elle fabrique des romances où ce qui n'y pas de sel... démoniac.

Mme MARTIN.

Je devine, à votre ton railleur, ce que vous pensez de mes compositions !

ROBERT.

Pardonnez-moi ; j'ai cru qu'une épicière...

Mme MARTIN.

Eh ! qu'importe la profession !..

ROBERT.

Oh ! vous avez raison : que deviendroient les mille et un volumes dont on nous accable ch que jour, si les épiciers de Paris ne prenoient le soin de les débiter à leurs pratiques ?.. mais ceci ne s'adresse point à vous, madame Martin ; vos romances peuvent aller plus loin, sans doute ; et puisque monsieur Martin souffre que vous vous occupiez de la sorte, c'est qu'apparemment il a reconnu beaucoup de talens dans sa tendre moitié. (*à madame Martin.*) Je vous salue. (*à Nicolas.*) Nicolas, viens m'accompagner chez Longpré. (*à part.*) Cette maison à quelque chose d'extraordinaire !.. Madame Martin, bel-esprit !... oh ! c'est trop plaisant, en vérité ! (*Ils sortent.*)

Mme MARTIN, *seule.*

Quel avide empressement !.. Ces petits bourgeois sont tous intéressés, mesquins ! La fortune est le mobile de leurs actions, la mesure de leurs pensées.

SCENE XIV.

Mme MARTIN, M. MARTIN.

MARTIN.

Eh bien ! monsieur Robert est-il venu ?

Mme MARTIN.

Je lui ai remis la lettre-de-change.

MARTIN.

Fort bien.

Mme MARTIN.

J'ai reçu de plus la visite de ce jeune poëte, monsieur Lenoir, celui dont je vous ai parlé.

MARTIN *à part.*

C'est Duval.

Mme MARTIN.

Notre première entrevue a justifié la haute opinion que j'avois conçue de son esprit ; il a trouvé ma romance charmante !

MARTIN.

Et à cause de cela, vous le choisissez pour gendre ?

Mme MARTIN.

Il m'a promis de lire ma romance.

MARTIN.

Voyez-vous! (*il rit.*) Ah! ah!

Mme MARTIN.

Riez, monsieur, riez!.. mais en dépit de vos sarcasmes, je n'en continuerai pas moins; et bientôt mes succès me vengeront de toutes vos railleries. (*Elle sort.*)

SCENE XV.

MARTIN *seul.*

Pauvre femme!.. eh bien! ne la contrarions plus; ne faut-il pas que chacun ait son ridicule?.. Celui du bel esprit est bien grand, sans doute; mais je connois plus d'un mari qui voudroient bien n'avoir que cette prétention à reprocher à leur femme. J'entends du bruit!.. c'est Nicolas qui pleure... oh! le grand imbécile!.. qu'as-tu donc?

SCENE XVI.

M. MARTIN, NICOLAS.

NICOLAS.

Vous allez voir un beau tapage!..

MARTIN.

Qu'y a-t-il?

NICOLAS.

Madame Martin a fait une jolie bévue!

MARTIN.

Explique-toi.

NICOLAS.

Monsieur Robert est indigné!

MARTIN.

Pourquoi?

NICOLAS.

Moi-même, je suis d'une colère!.. ah! jarni!..

MARTIN.

Imbécile!.. parleras-tu clairement?..

NICOLAS.

J'ai conduit monsieur Robert chez le banquier, monsieur Longpré, pour être payé de la lettre-de-change de deux mille francs.

MARTIN.

La lettre-de-change?

NICOLAS.

Oui, not-maître.

MARTIN.

Eh bien?..

NICOLAS.

Tous les commis de monsieur Longpré se sont mis à rire! ils m'ont couru après, ainsi que tous les facteurs... Ce sont des insolens!.. ils m'appeloient Coridou!.. Monsieur Robert jure... jure!.. justement, le voici.

SCENE XVII.

MARTIN, NICOLAS, ROBERT.

MARTIN (*à Robert qui entre courroucé.*)

Qu'as-tu donc mon ami?

ROBERT.

J'étouffe de colère!

MARTIN.

Qu'est-il arrivé?

ROBERT.

Se jouer d'un homme de mon âge!

MARTIN.

Auroit-on osé te manquer, mon cher Robert?

ROBERT.

Sans doute; et d'une manière!..

MARTIN.

De qui as-tu à te plaindre?

ROBERT.

De ta femme.

MARTIN.

De ma femme?

ROBERT.

Oui, de madame Martin!.. de l'Épicière bel-esprit, que le diable emporte avec ses poésies et ses romances à Coridon!

MARTIN, *à part.*

Elle aura fait quelque nouvelle méprise!

ROBERT.

Plein de confiance dans le papier qu'elle me remet, et sans y jetter les yeux, je me présente chez Longpré: le commis de caisse n'a pas plutôt l'effet entre les mains que, partant d'un grand éclat de rire, il me dit: « Citoyen, votre romance est jolie, fort jolie!.. mais je doute que vous trouviez à la mettre dans le commerce, nous n'avons ni fonds, ni ordre relativement

au Parnasse.» Il me rend mon billet, me tourne le dos, raconte l'aventure à tous les commis qui se mettent à rire à gorge déployée! Juge de ma surprise, lorsqu'examinant ma prétendue lettre-de-change, je trouve une romance adressée au berger Coridon.

NICOLAS.

C'est donc cela que tous les commis me courroient après en me nommant le joli berger Coridon!

ROBERT.

Nicolas est bien témoin que le papier que j'ai remis au banquier est le même que celui que ta femme m'avoit donné.

MARTIN.

Je te crois sans peine, cette distraction n'est pas la première de madame Martin. Maudit soit des femmes beaux-esprits!.. Elles ne font que des sottises.

ROBERT.

Si tu m'en crois, cependant, tu profiteras de cette aventure pour corriger ta femme de cette ridicule manie! L'esprit est donc bien commun aujourd'hui! chacun veut briller; chaque jour un sot nouveau se présente, chaque jour voit éclore une folie nouvelle! Les bavards font de la philosophie sans morale, les charlatans de la littérature sans instruction, et les femmes des poëmes sans ortographe!

MARTIN, *en colère.*

Oui, parbleu, tu as raison; il faut que chacun se remette à sa place; il faut que madame Martin demeure dans sa boutique.

ROBERT.

Lorsque je suis arrivé, ta femme étoit, sans doute, en grande conversation avec un de ces messieurs; il a fui en me voyant!.. Et, s'il faut te le dire, j'ai cru reconnoître sur la figure de ce rimailleur le visage de mon coquin de neveu.

MARTIN.

Tu ne t'es point trompé!

ROBERT, *avec emportement.*

Et lui aussi il donne dans ces fadaises! il s'amuse à la fumée!.. oh! parbleu, s'il veut que je le déshérite, il n'a qu'à continuer.

MARTIN.

Calme-toi, mon ami; ton neveu est raisonnable, il travaille toujours chez Longpré, il aime ma fille, et ce n'est que pour tromper ma femme, entichée d'un poëte qu'elle ne connoît pas, qu'il a pris le langage et le nom d'un bel-esprit à la mode.

ROBERT.

A la bonne heure.

MARTIN *à Nicolas qui s'est retiré dans le fond du théâtre.*

Nicolas? cours avertir madame Martin.

NICOLAS.

NICOLAS.

Oui not-maître. (*Il sort.*)

MARTIN, *à Robert.*

Ton neveu rode autour d'ici... ta présence peut l'empêcher d'approcher... cache-toi un instant.

ROBERT.

C'est bien dit... Je ne serai pas fâché de l'entendre.

(*Il se cache derrière un paravent.*)

MARTIN, *à Duval qui n'ose approcher.*

Approchez, mon cher Duval; ne craignez rien... eh bien! qu'y a-t-il de nouveau?..

SCENE XVIII.

M. MARTIN, DUVAL, ROBERT, *caché.*

DUVAL.

J'AI vu madame Martin; j'ai composé une romance dont elle se croit auteur; elle est enchantée de mon esprit et des impertinences que j'ai déclamées.

MARTIN.

A merveille!

DUVAL.

Mais apprenez ce qui m'inquiète... mon oncle est de retour.

MARTIN.

Je le sais.

DUVAL.

Je tremble qu'il ne m'apperçoive sous ce déguisement; vous savez qu'il n'aime pas les poëtes!..

ROBERT, *se montrant.*

Non, de par tous les diables, je ne les aime point.

DUVAL, *interdit.*

C'est lui!

MARTIN.

Rassurez-vous. Votre oncle sait tout.

ROBERT.

Je ne le blâmerai point, à condition que mon neveu n'augmentera point le nombre des mauvais poëtes.

MARTIN.

Parbleu! je suis curieux de voir la romance qu'il a dictée à madame Martin, et dont elle s'affiche l'auteur.

ROBERT, *à Duval.*

Vous avez fait une romance? vous!..

DUVAL.

Oui, mon oncle; et si vous voulez permettre, je vais...

ROBERT.

Je ne veux point entendre ces sottises.

MARTIN.

Et moi, je serai bien aise de la connoître!.. Duval, lisez-moi votre romance.

DUVAL, *sortant le papier.*

Mon oncle, daignez écouter.

MARTIN.

Silence!..

DUVAL, *lit en déclamant.*

« A vue, il vous plaira payer, par cette première de change » la somme de deux mille francs, écus tournois, que passerez sans » autre avis de votre serviteur.

ROBERT, *avec enthousiasme et en éclatant de rire.*

Bravo, mon neveu, bravo! excellente poésie!

MARTIN.

C'est ma lettre-de-change.

ROBERT *en s'échauffant.*

On n'a jamais fait une romance de cette force là!

(*Madame Martin paroît dans le fond du théâtre : elle est accompagnée de Nicolas et de Rosette.*)

SCENE XIX & dernière.

MARTIN, ROBERT, DUVAL, Mme MARTIN, NICOLAS et ROSETTE.

Mme MARTIN, *dans le fond.*

Il parle de ma romance!..

ROBERT *sur le même ton d'enthousiasme.*

C'est un véritable chef-d'œuvre!

Mme MARTIN.

Il paroît enchanté de ma poésie!

ROBERT.

Cela vaut tous les poëmes du monde!..

Mme MARTIN *avec joie.*

Ah! dieux!..

ROBERT.

Ni les Sapho, ni les Deshoulières n'ont jamais rien produit de pareil.

Mme MARTIN, *avec ivresse.*

Quel tribut flatteur!

ROBERT.

Les sifflets ne repousseront jamais cet ouvrage!..

Mme MARTIN.

Je le crois....

ROBERT, *sur le même ton.*

Tous les Journalistes s'empresseront de l'insérer dans leur feuille!

Mme MARTIN, *dans le fond.*

Quelle jouissance!..

ROBERT, *redoublant de chaleur.*

Avec une pareille romance, vous serez fêté, chéri, préconisé par-tout! vous braverez la cabale, et vous serez porté par vos sublimes conceptions au faîte des grandeurs!.. Mais en attendant les éloges que chacun doit aux ouvrages de madame Martin, permettez-moi de vous demander cette romance, unique en son genre; personne ne l'apprécie plus que moi.

Mme MARTIN, *dans le fond tombe dans les bras de Nicolas.*

Soutiens-moi, Nicolas!

MARTIN et ROBERT *se retournant.*

Qu'est-ce donc?

NICOLAS.

C'est madame Martin qui s'épanouit dans mes bras!

MARTIN, *avec inquiétude.*

Elle se trouve mal?..

Mme MARTIN.

Non, je ne me trouve pas mal;.. mais j'avouerai que les éloges de monsieur Robert m'ont touché à un point!... et pour un bourgeois de Saint-Quentin, je ne lui soupçonnois pas un goût si distingué!.. (*d'un air triomphant*) Eh bien! monsieur Martin, ai-je tort de composer!.. vous avez vu l'effet qu'a produit ma romance à Coridon!..

NICOLAS.

Le banquier n'a pas voulu la recevoir votre romance.

Mme MARTIN *va à son secrétaire.*

O ciel! qu'est devenue ma lettre-de-change?..

DUVAL.

Je l'ai reçue, Madame; et j'en ai donné lecture à ces messieurs.

ROBERT, *montrant la lettre-de-change.*

Lavoici.

Mme MARTIN.

Je ne suis plus étonnée des éloges de monsieur Robert.

ROBERT *prenant la lettre-de-change.*

Oui, madame, voilà la poésie que j'aime, et je ne suis pas le seul.

Mme MARTIN *avec dédain.*

Petit esprit!

ROBERT.

Pour vous prouver, cependant, que je ne suis pas ennemi des poëtes, j'offre à celui-ci deux romances de cette force; si vous consentez à lui donner votre demoiselle en mariage.

Mme MARTIN.

Ceci cache quelque mystère!..

DUVAL.

Il est aisé à deviner, et vous n'en sauriez faire un crime à l'heureux Duval.

Mme MARTIN, *stupéfaite.*

C'étoit Duval!..

MARTIN.

Madame Martin, vous ne pouvez le refuser; il improvise en votre faveur.

ROBERT.

Agréez-le pour gendre; je suis sûr qu'il travaillera pour la postérité.

DUVAL.

Célébrez notre hymen par quelques couplets; je vous promets de les répandre dans toutes les sociétés.

ROSETTE.

Je les apprendrai par cœur.

NICOLAS.

Je les chanterons dans la boutique.

MARTIN.

Et moi, au réveil de nos jeunes mariés.

Mme MARTIN *sur le point de se rendre.*

Et vous, monsieur Robert?

ROBERT.

Moi, je les ferai imprimer à Saint-Quentin.

Mme MARTIN, *à Rosette.*

Allons, ma fille, je consens à votre union avec Duval; et je vais composer vos couplets. (*à Robert.*) Monsieur, je vous réserve une superbe épitaphe.

NICOLAS.

Pour le présent de noces.

MARTIN.

Plus de poésies... du moins pour aujourd'hui; assurer le bonheur de ses enfans, c'est bien terminer sa journée; c'est faire un excellent ouvrage.

VAUDEVILLE.

MARTIN.

A rimailler tu te consume;
Crois-moi, renonce à l'Hélicon:
L'aiguille vaut mieux qu'une plume:
Ne songe plus qu'à ta maison.
Tu n'es pas une Deshoulière;
Ma femme quitte ce métier;
Le chef-d'œuvre de l'Epicière,
C'est de rendre heureux l'Epicier.

Mme MARTIN.

En vain monsieur Martin déclame
Contre mes vers et mes couplets,
Et tel aujourd'hui me blâme,
Peut en faire de plus mauvais.
Quelque jour, si la France entière
Me décerne un noble laurier.
Je veux qu'on dise: l'Epicière
Orna le front de l'Epicier.

NICOLAS *au Public.*

Pour obtenir votre suffrage,
Deux Auteurs se sont réunis,
Ne voyez dans ce foible ouvrage
Que le zèle ardent qu'ils ont mis,
Sur l'espérance de vous plaire,
Tous deux ont osé se fier....
N'envoyez pas leur Epicière
Au magasin de l'Epicier.

FIN.

De l'Imprimerie de S.-A. HUGELET, rue des Fossés-Jacques, N° 4, division de l'Observatoire.

606136